

## CHAPITRE 1

Encore quelques secondes et l'astre rougeoyant aurait disparu de la surface de la terre. Alors elle resterait là, tout imprégnée des derniers instants d'une journée pourtant pareille aux autres. Elle garderait, comme chaque soir, les yeux rivés sur les branches de l'olivier, embrasées pendant quelques minutes féériques par les rayons d'un soleil impitoyable.

Esther était assise sur le muret de pierre devant la maison, à l'ombre des cyprès odorants. Elle laissait son âme s'évader par delà les montagnes et les forêts, comme son cousin Mardochée lui avait appris à le faire. Un jour, ce dernier avait prononcé des paroles qui l'avaient profondément troublée. Il avait dit : « Celui qui ne sait pas s'asseoir et faire le silence pour admirer un coucher de soleil, n'a pas compris la vie. Il n'a pas compris Dieu non plus. Car Dieu est présent dans chacune des merveilles de la nature. Lorsque l'homme admire l'une de ces merveilles, il loue Dieu sans avoir à prononcer un seul mot. Alors seulement, il peut laisser son âme s'envoler au-dessus des monts et des forêts pour rejoindre son créateur. »

Depuis ce jour, chaque soir, Esther s'asseyait là, et le visage offert à la douceur du soir, elle regardait disparaître le soleil à l'horizon. Elle se sentait bien, oui, si bien ! Elle avait, de plus

en plus, la sensation de ne faire qu'un avec l'univers, d'être la vie, et en même temps de participer à la vie. Pourquoi les sages, tout au moins les hommes réputés comme tels, ne leur apprenaient-ils pas tout simplement ces vérités élémentaires ? Savoir écouter le vent, le chant d'un oiseau, regarder couler l'eau de la cascade le long des rochers, s'épanouir les fleurs entre deux rocs, sentir l'odeur de la terre et la sève qui nourrit, comprendre le monde avant de le maîtriser. Au lieu de quoi, ils imposaient à leurs fidèles des préceptes et des lois, nécessaires certes, mais ne leur présentant de Dieu qu'un aspect négatif, légaliste, réprobateur, alors qu'il était avant tout le créateur, la vie.

Esther aperçut une silhouette, au loin. Elle s'approchait lentement de la maison, soulevant de petits nuages de poussière sur le chemin rocailleux. Elle reconnut très vite la démarche timide de Josué. Comme beaucoup d'autres, il venait souvent voir Mardochée. Car ce dernier était un homme plein de sagesse qui savait écouter comme personne et surtout, donnait à tous des conseils judicieux.

Josué arrivait toujours à la tombée de la nuit, comme tous les autres visiteurs, mis à part les rares imprudents qui sortaient en pleine chaleur et risquaient ainsi une insolation fatale. Esther s'était d'ailleurs souvent demandé s'il existait ailleurs des contrées où l'on pouvait sortir des maisons au milieu de l'après-midi, sans risquer la morsure impitoyable du soleil.

Comme chaque fois, Josué approchait d'un pas hésitant. Et comme chaque fois, Esther ne parvenait pas à comprendre cette attitude. Elle l'avait bien vu, au village, rire à gorge déployée, lorsqu'il se trouvait avec ses amis, gesticulant et charmant son entourage de ses facéties. Alors que là, devant elle, il avait l'air malheureux d'un adolescent qui vient de comprendre ce qu'est la vie. C'était comme un rituel. Mardochée était à l'intérieur de la maison, tandis qu'elle faisait ses adieux à l'astre du jour pour se préparer à accueillir les lumières scintillantes des étoiles. Il arrivait de sa démarche gauche, s'arrêtait devant elle, se mettait à danser d'un pied sur l'autre, et, sans même la saluer, fixant un point au loin, derrière elle, sans jamais l'effleurer du regard, demandait, à brûle-pourpoint, d'une voix si ténue au débit si rapide que la première fois, elle avait dû se rapprocher de lui et lui faire répéter sa question :

— Mardochée est-il là ?

Elle se souviendrait toujours de ce jour. Quand elle s'était levée pour aller vers lui, il avait reculé, avait accéléré son maladroit pas de danse, tandis que son visage était devenu aussi rouge que le soleil couchant. Mardochée, malicieusement, avait glissé un jour à l'oreille d'Esther : « Je crois que Josué est amoureux de toi. » Sur le moment, rougissante, Esther avait immédiatement rejeté cette éventualité, affirmant à son cousin qu'il se trompait. Mais quelques visites plus tard, elle commençait à se demander s'il n'avait pas raison. Sinon, comment expliquer ce comportement étrange ?

Les hommes étaient-ils toujours aussi maladroits lorsqu'ils étaient amoureux ? L'amour... Esther ne le connaissait qu'au

travers des propos tenus par son cousin, lequel avait solennellement affirmé un jour : « L'amour nous réconcilie avec le monde. Il nous dévoile autres et différents à la fois, en même temps qu'incomplets. Ce n'est que lorsque deux êtres fusionnent qu'ils rencontrent la vie et s'immergent dans le monde, en harmonie et avec bonheur. L'homme et la femme sont pareillement dotés à la fois d'une nature masculine et d'une nature féminine. Lorsque deux être s'aiment, c'est la part homme dans l'homme qui rejoint la part femme dans la femme, et inversement. Lorsque Dieu dit, en parlant de l'homme et de la femme « Et les deux deviendront une seule chair », je pense qu'il veut dire que l'un et l'autre retrouvent leur unité perdue, celle qui nous permet de nous rapprocher de lui. C'est le miracle de l'amour qui nous rapproche de Dieu. »

Comme elle eût aimé, elle aussi, connaître ce sentiment merveilleux qui illuminait le visage de son cousin lorsqu'il en parlait ! Ses propres parents s'étaient-ils aimés avec autant de force ? Elle ne le saurait jamais. Elle n'avait pas eu l'occasion de le leur demander, avant qu'ils ne disparussent de sa vie. Esther était orpheline. Elle avait été recueillie par son cousin Mardochée, lequel l'avait adoptée. Il s'était toujours occupé d'elle avec autant d'affection que si elle avait été sa propre fille. Et elle l'aimait comme s'il était son père. Elle l'admirait pour cette foi inébranlable qui l'animait et qu'il communiquait à tous ceux qui l'approchaient. Il y avait en lui une force et une sérénité telles que tout le monde était attiré par lui et l'écoutait avec attention et confiance.

Esther n'était pas différente des autres, mais vivant auprès de lui et partageant l'intimité de sa maison, elle le connaissait mieux que quiconque. Elle savait ses faiblesses, ses incertitudes, ses craintes, ses espoirs, ses chagrins, ses joies, et ne l'en aimait que d'avantage. Jamais elle ne le quitterait. Elle lui serait à jamais reconnaissante de ce qu'il avait fait pour elle et prendrait soin de lui à son tour, lorsqu'il n'aurait plus assez de force et qu'il aurait besoin d'elle. Elle s'occuperait de lui jusqu'à son dernier souffle, jusqu'à ce soupir ultime où il rejoindrait Dieu, comme il se plaisait à le dire, avec sur le visage un rayonnement extraordinaire.

Pourtant, Mardochée lui répétait toujours qu'elle devrait le quitter un jour, que c'était dans l'ordre des choses, qu'elle trouverait l'amour auprès d'un mari et qu'elle aurait des enfants. Les enfants étaient, d'après lui, le prolongement de la vie. Ils étaient des soleils qui renaissaient des cendres des échecs, des fautes, et qui redonnaient vie à l'inanimé. Mais Esther, elle, ne voulait pas quitter Mardochée. Esther aimait Mardochée comme un père. Elle lui devait beaucoup plus qu'à un père. Il l'avait sauvée de la solitude de celui qui ne peut bénéficier de l'amour de ses parents, et elle se devait de lui en être à jamais reconnaissante.

\*  
\*\*

Totalement ignorant de la farouche détermination d'Esther, Josué espérait bien, quant à lui, trouver suffisamment de courage pour lui parler, pour lui avouer son amour. Elle était

tellement belle ! Avec son visage à l'ovale pur, ses longs cheveux bouclés, ses grands yeux noisette d'où s'échappaient parfois des éclairs dorés, comme de petites paillettes d'or qui en retombant, vous éblouissaient, vous enveloppaient d'un charme magique, ensorcelant, avec sa taille tellement fine qu'il eût pu l'enfermer dans ses deux mains, ses chevilles si fragiles, comme celles d'un jeune faon. Et puis, outre sa grande beauté, Esther avait quelque chose de plus que les autres jeunes filles, quelque chose d'indéfinissable, une sorte de pureté intérieure, de grandeur d'âme, visible seulement des esprits des prophètes, comme une aura, annonciatrice d'un destin extraordinaire, unique, transcendant. Pourquoi Josué avait-il ses pensées en tête, il aurait été bien incapable de le dire. Peut-être était-il simplement aveuglé par l'amour. Peut-être voyait-il Esther d'une manière idéalisée. Peut-être était-il seul à penser de cette manière. Peut-être était-il fou... Fou d'amour, oui, sans aucun doute, mais il avait bien toute sa raison. Esther était véritablement dotée d'une beauté hors du commun, une beauté intérieure autant qu'extérieure, un charme extraordinaire qui lui attirait l'amour de beaucoup de jeunes hommes, un amour toujours intimidé, hésitant. Et Josué avait malheureusement, comme tous les autres, la certitude que jamais il ne pourrait avoir une femme comme elle.

## CHAPITRE 2

Le jardin du palais royal scintillait de mille feux. Tout paré d'or, d'argent, de nacre, de pierres précieuses, de mousseline, de soie, de diverses étoffes fines et chatoyantes, entre ses colonnes d'albâtre et ses fontaines chantantes, il pouvait rivaliser de splendeur avec la voûte étoilée. C'est ce que pensait avec fierté le roi Xerxès en contemplant ses biens d'un sourire satisfait. Il avait fait disposer sur les nombreuses tables des chandeliers et des coupes en or, chacune de ces dernières ayant une forme différente, par souci d'honorer ses invités. Chaque convive disposait, pour son plus grand confort, d'un lit d'or ou d'argent, pour être à même de pouvoir déguster dignement les mets fins et délicats qui lui étaient servis.

En tant que souverain de cent vingt-sept provinces, de l'Inde à l'Éthiopie, le Roi Xerxès, en son palais de Suse-la-Citadelle, ne pouvait faire moins pour recevoir ses ministres, ses princes, ses chefs de province, et ces hôtes prestigieux qu'étaient les commandants de l'armée des Mèdes et des Perses. Tous les serviteurs avaient également été invités à partager les festivités.

Au terme des six mois que ses invités venaient de passer au palais, le roi avait voulu leur offrir un festin fabuleux, auquel il avait même convié tout le peuple de Suse. Après sept jours qu'avait duré la grande fête, il était pleinement satisfait. Tout s'était très bien déroulé. Le vin, servi à volonté, avait coulé à

flots, à la plus grande satisfaction de tous. La profusion de mets, plus savoureux les uns que les autres, avait fait l'unanimité parmi les invités. Tous paraissaient enchantés de leur séjour et encensaient cet hôte prestigieux qui les avait reçus avec tant de faste. Alors, Xerxès le Grand était très fier et particulièrement satisfait. Cependant, il manquait encore quelque chose pour que son bonheur fût complet. On l'avait félicité pour son vin, pour la rareté et la finesse de la nourriture, pour les décors si somptueux qu'ils suscitaient un arrière-goût de paradis, pour la musique joyeuse des chantres, que voulait-il de plus ? Il trouva très vite ce qui manquait à cette ambiance féérique : la Reine Vasti n'était pas à ses côtés. Sa beauté éblouissante honorerait plus encore cette fête qu'il voulait unique. La Reine festoyait de son côté, dans le palais des femmes, avec les épouses des invités. Le Roi trouva judicieuse l'idée de l'inviter à le rejoindre. Ainsi, ses invités pourraient admirer sa grande beauté. Car il n'était pas peu fier d'avoir une épouse aussi magnifiquement belle.

Il convoqua donc ses sept eunuques et les envoya chercher la reine dans ses appartements. Quelle ne fut pas sa surprise, et même sa stupéfaction, lorsque les eunuques revinrent un moment plus tard, sans la Reine, et lui annoncèrent que cette dernière avait refusé de les suivre.

— La Reine refuse de venir, dîtes-vous ? Auprès du Roi ?

— Oui, ô Roi, selon ses propres paroles.

— La Reine ose désobéir à un ordre du Roi ? vociféra Xerxès, réellement furieux. Eh bien, nous verrons quel sort lui



sera réservé. Envoyez chercher mes astrologues immédiatement !

— Qu'il en soit fait selon tes ordres, ô Roi.

À peine quelques minutes plus tard, les astrologues se présentèrent devant Xerxès, inquiets. Le Roi leur fit connaître la raison de leur présence officielle auprès de lui :

— Messieurs les astrologues, quelque chose de très grave vient de se produire ! cria-t-il, furieux.

Les astrologues se regardèrent sans un mot, anxieux, perplexes devant la grande colère du Roi.

— La Reine Vasti a refusé de se présenter devant moi, poursuivit-il, alors qu'elle en avait reçu l'ordre royal et que j'avais déjà annoncé sa venue à tous mes hôtes. Ceci mérite une sanction. Quel est votre conseil ?

Les astrologues se concertèrent brièvement. Ce fut le plus habile en parole et le plus audacieux des trois qui parla. Car il fallait une certaine dose de courage pour oser adresser la parole au Roi, au risque de lui déplaire.

— Il est vrai, ô Roi, que la Reine Vasti a commis là une faute très grave. La Reine doit entière obéissance au Roi, tout comme tous ses autres sujets. Son attitude est impardonnable. La Reine a fait preuve d'une incroyable insolence envers le Roi

et d'un mépris inacceptable envers tes illustres invités. Il convient donc de requérir contre elle une peine exemplaire, sinon, toutes les femmes du royaume suivront désormais son exemple et plus aucun homme sur le territoire de Perse n'aura d'autorité sur son épouse. Ce serait une catastrophe pour notre pays et pour l'honneur de notre pays. Oui, il faut montrer au peuple que l'autorité du Roi est inviolable, plus encore en ce qui concerne l'autorité maritale. Il convient au Roi de répudier la Reine. Pour ce faire, il serait plus que judicieux de la part du roi de faire paraître une ordonnance royale qui sera écrite dans les lois de Perse et de Médie, et sera irrévocable.

Le roi Xerxès réfléchit quelques instants. Sa colère était grande, et les conclusions de son astrologue étaient fort sages mais répudier la Reine...Il interrogea les autres astrologues, qui tous, lui tinrent le même langage. L'un d'entre eux osa prendre la parole :

— Memoukan a raison, ô Roi, il faut une punition exemplaire pour la Reine : la répudiation.

— En êtes-vous absolument certains ? Ne pourrait-on trouver une solution un peu moins définitive ?

— Tout dépend s'il est égal au Roi d'être la risée de tous ses honorables invités, répliqua l'astrologue avec ruse.

— Très bien, se résigna Xerxès, je vais donc suivre vos conseils. Faites préparer un décret annonçant la répudiation définitive de la Reine Vasti. Laissez-moi à présent.

Aussitôt, les astrologues se prosternèrent devant le roi, puis s'en allèrent remplir leur mission.

Pendant plusieurs jours, le Roi ne décoléra pas. En faisant preuve de désobéissance, la Reine avait gravement nui à sa réputation. Il ne cessait de se répéter qu'il avait bien fait de suivre les conseils de ses astrologues en la répudiant. Cet incident servirait d'exemple pour tout le royaume. De cette façon, les épouses perses sauraient ce qu'il en coûte de déplaire à leurs époux. Cependant, il fallait bien admettre que la grande beauté et la prestance de la Reine Vasti manquaient à la cour autant qu'à lui-même. Il ne voyait d'autre moyen de s'en consoler et de ne pas perdre la face qu'en la remplaçant par une autre Reine, de beauté équivalente. Or, il n'y avait, parmi les femmes de son harem, aucune autre femme qui pût l'égaler en beauté. Ses conseillers lui suggérèrent l'organisation d'une grande campagne, visant à rechercher, parmi les plus belles jeunes vierges de la ville de Suse, la perle rare qui mériterait le titre de nouvelle Reine de Perse. Le Roi approuva cette idée et plusieurs émissaires furent envoyés en mission à travers les rues de la capitale.



## CHAPITRE 3

Penchée au-dessus de la table, Esther effectuait en chantonnant sa première tâche de la journée : pétrir la pâte qui allait servir à cuire le pain. Les rayons du soleil naissant venaient éclairer son front, accentuant plus encore la pureté et la sérénité de son visage.

Mardochée admirait sa pupille en souriant. La petite fille triste et craintive qui était arrivée un jour chez lui, dans des circonstances dramatiques, était devenue une jeune fille douce et courageuse, de surcroît extrêmement belle. Bien des pères l'enviaient d'avoir une telle fille. Le sourire de Mardochée s'effaça pendant quelques secondes, à la pensée que bientôt, peut-être, Esther partirait et qu'il se retrouverait seul. N'était-ce pas la destinée de toutes les jeunes filles de trouver un époux et de fonder une famille ? Il chassa ses noires pensées en poussant un profond soupir et décida de ne plus se laisser décourager. Se plonger dans le travail l'y aiderait sans nul doute.

Esther effectuait le pétrissage de la pâte avec une application presque religieuse. Elle aimait particulièrement ce travail, qui lui permettait, non seulement d'avoir un contact manuel avec une matière noble, mais aussi d'exercer son talent créateur. Il existait tellement de manières différentes de façonner le pain !

Elle était tellement concentrée sur son ouvrage qu'elle n'entendit pas le premier coup de heurtoir sur la lourde porte d'entrée. Mardochée, qui était sorti pour quelques minutes dans la cour intérieure, ne l'entendit pas lui non plus. Ce n'est qu'au deuxième coup, donné cette fois avec une réelle impatience, que tous deux réalisèrent qu'ils avaient de la visite.

Mardochée alla ouvrir et découvrit avec surprise sur le pas de la porte, deux hommes en uniforme de la garde royale.

— Bonjour, que puis-je pour vous ? demanda-t-il poliment.

— Une jeune vierge réside bien dans cette maison ?

— Oui, répondit Mardochée, au comble de l'étonnement, vaguement inquiet.

— Pouvons-nous entrer ?

Mardochée fit pénétrer les deux hommes dans la pièce principale, où Esther se tenait debout, les mains couvertes de farine, regardant dans leur direction, se demandant avec curiosité qui pouvait bien leur rendre visite à une heure aussi matinale.

— Que puis-je pour vous ? réitéra Mardochée, pressé d'en finir avec ces visiteurs prestigieux qui les mettaient plutôt mal à l'aise, Esther et lui.

— Nous sommes ici par ordre du Roi, qui a demandé que toutes les jeunes filles de Suse soient amenées au palais royal pour y participer à un concours de beauté. La plus belle de toutes ces jeunes filles, celle qui obtiendra les faveurs du Roi deviendra la nouvelle Reine, pour succéder à la Reine Vasti, qui a été destituée.

Esther et Mardochée blanchirent simultanément. Ils n'osaient se regarder et fixaient l'homme qui venait de parler, perplexes, espérant avoir mal interprété ses paroles. Celles de l'autre homme, hélas, confirma leurs craintes :

— Vous avez un quart d'heure pour vous dire adieu, fit-il, les regardant tour à tour, ensuite, nous t'emmenons au palais, poursuivit-il en s'adressant cette fois à Esther.

— Il doit y avoir un malentendu, fit Mardochée, maîtrisant mal la panique qui s'était emparée de lui. Ma cousine n'a demandé à participer à aucun concours.

— Personne ne demande à participer à un concours de beauté organisé par le Roi. C'est le Roi et lui seul qui décide qui peut y participer. Et le Roi a ordonné de réunir toutes les plus belles jeunes filles vierges du royaume. Il nous a été dit que ta cousine vit sous ton toit, elle n'a pas connu d'homme ?

— Que Dieu me foudroie sur le champ si ma fille adoptive n'est pas pure ! s'indigna Mardochée.

— Très bien...tu ne peux nier qu'elle soit belle ?

— Non...répondit-il, la tête basse.

— Dans ce cas, il te faut admettre que tu vas devoir te séparer d'elle et nous laisser l'emmener avec nous. Tu sais que c'est un honneur pour une jeune fille de faire partie du harem royal ? Et si jamais ta cousine est choisie pour devenir Reine, elle deviendra très riche, comblée de bienfaits. Quant à toi, tu acquerras le rang de haute personnalité, tu deviendras un homme riche et influent, respecté de tous, et surtout, tu n'auras plus aucun souci à te faire à propos de ta cousine.

Mardochée écoutait l'homme qui lui parlait avec assurance et détermination. Il se sentit infiniment triste car il lui apparut très clairement qu'Esther partirait bel et bien avec les deux hommes. Il ne pourrait pas l'empêcher. On ne pouvait s'opposer à un ordre royal.

L'homme s'adressa ensuite à Esther :

— Quel est ton nom, femme ?

— Esther.

— Esther, prépare-toi, fais tes adieux à ton oncle. Nous t'attendons devant la maison.

Les deux hommes ressortirent de la maison, laissant Esther et Mardochée complètement anéantis. Esther essuya maladroitement ses mains sur son tablier, tremblant de tout son corps, retenant courageusement ses larmes. Elle s'assit à la table et regardant le ciel par la petite fenêtre, laissa s'inscrire sur son visage une angoisse extrême. Mardochée revit Esther petite, lorsqu'elle était arrivée un jour, complètement désespérée. A l'époque, il avait su la rassurer. Il avait réussi, à force d'amour et de tendresse, à chasser ses craintes, à lui redonner confiance et espoir. Et voilà qu'aujourd'hui, il retrouvait sur son visage les mêmes profondes inquiétudes, mais cette fois, il ne pouvait rien pour elle. Il allait lâchement l'abandonner à son sort. Existait-il réellement une autre solution ? Le Roi avait ordonné, décrété. Et puis d'ailleurs, un père pouvait-il espérer avenir plus honorable pour sa fille que de devenir Reine ? Si Esther avait ses chances, il n'avait pas le droit de les lui enlever. De toute façon, il ne pourrait certainement pas se soustraire aux ordres du Roi sans risquer



de graves représailles, autant envers Esther qu'envers lui-même.

Il n'avait pas osé, jusqu'à cette minute, regarder Esther dans les yeux. Il prononça son prénom, doucement. Elle tourna la tête vers lui. Alors, elle vit ses yeux remplis de larmes. Maîtrisant sa propre peine, il rassembla tout son courage et tenta d'être rassurant :

— Ne pleure pas Esther, tout ira bien. Pourquoi autant de crainte dans tes yeux à propos de ta destinée ? Fit-il en posant une main affectueuse sur l'épaule de sa pupille.

Esther sécha ses larmes de ses deux mains, puis répondit :

— Pourquoi dire que c'est ma destinée, mon cousin ?

— Parce que c'est la volonté de Dieu que tu te rendes là-bas, ma fille.

— Qui a dit que c'est la volonté de Dieu ? insista Esther.

— Mon enfant, rien, sur cette terre ne se fait sans la volonté de Dieu. Le monde et ce qu'il renferme n'a-t-il pas été créé par la main de Dieu ? Le vent ne souffle-t-il pas par la volonté de Dieu ? L'eau qui arrose la terre, qui remplit les océans et les rivières ne coule-t-elle pas grâce à Dieu ? N'est-ce pas par la volonté de Dieu que toi et moi existons et pouvons parler librement ensemble aujourd'hui ?

— Oui Mardochée, mais tu oublies que le mal existe, lui aussi, s'obstina Esther, et ce n'est pas par la volonté de Dieu qu'il existe. Et je ne pense pas que faire partie du harem royal soit bien.

— Aucun de nous deux ne peut le dire pour le moment. Et il est vrai que le mal n'existe pas par la volonté de Dieu. Mais le mal se définit uniquement par rapport au bien, tandis que le bien se suffit à lui-même et n'a besoin d'aucune référence. Un bien peut provenir d'un mal, tandis qu'un mal ne peut provenir d'un bien.

— Que veux-tu dire mon cousin ?

— Ce que j'essaie de t'expliquer, c'est qu'il existe un principe de bien, qui est Dieu. Il n'existe pas de principe de mal. C'est cette même puissance qui active le principe du bien, qui est utilisée par les hommes méchants pour faire le mal. Mais d'une expérience mauvaise peut toujours découler un bien. Une expérience en apparence négative peut se révéler en réalité très positive.

— Mais Mardochée, s'entêta Esther, nullement convaincue, explique-moi, par exemple, comment, lorsqu'un brigand attaque un pauvre homme pour lui voler tout ce qu'il possède, il peut en découler un bien ? Le pauvre homme n'a plus rien, tandis que le brigand est un peu plus riche à chaque nouveau larcin.

— Mon enfant, il vaut mieux être le pauvre homme que le brigand qui l'a dépouillé, parce que Dieu sauvera le pauvre homme de lui-même, tandis que le brigand, s'il poursuit dans sa mauvaise voie, ne pourra se sauver lui-même.

— Que veux-tu dire ?

— Ma chère Esther, tu verras, à chaque instant de ta vie, que Dieu est toujours avec l'homme bon. Il guide ses pas à chaque instant. Si celui-ci tombe, il le relève et l'aide à reprendre la route. L'homme mauvais, au contraire, est seul avec lui-même, il se condamne lui-même.

— Je veux bien croire que Dieu relève les pauvres que le brigand a dépouillés, mais ceux qu'il a tués après les avoir dépouillés, comment Dieu peut-il les relever ?

— Mon enfant, la mort n'est rien. Elle n'est qu'un passage, bien peu de chose par rapport à l'éternité. Elle n'est qu'un point instantané dans le temps, le temps que l'on ne peut ni compter, ni même expliquer, comme on ne peut expliquer la direction du vent ou le passage des nuages. Ce qui est important, c'est la valeur qu'un homme donne à sa vie et le chemin qu'il emprunte pour la vivre.

Tout en parlant, Mardochée s'assit aux côtés d'Esther, lui prit tendrement la main et lui dit :

— Aie confiance en Dieu, Esther, laisse-toi guider, va où il te mène.

— Oui Mardochée, répondit la jeune femme, enfin soumise, je partirai donc au palais. Mais quand te reverrai-je ?

— Ne te fais aucun souci, je te rendrai visite aussi souvent que possible, je prendrai soin de toi. Où que tu sois, rappelle-toi que je ne serai pas loin. Mais pense surtout à être heureuse.

— Comment pourrais-je être heureuse loin de toi, dans un lieu étranger, entourée d'étrangers, et mariée à un païen ? s'enflamma Esther, retrouvant la vigueur de sa révolte. Et comment Dieu pourrait-il vouloir que j'épouse un incrédule ? La loi juive n'interdit-elle pas les mariages entre juifs et païens ?

— Mon enfant, les desseins de Dieu sont parfois incompréhensibles à nos esprits limités, mais sache que s'il advient que tu épouses le Roi, c'est que telle aura été la volonté de Dieu. Alors, suis cette volonté et sois heureuse dans ta nouvelle vie.

— Oui Mardochée.

— Un dernier conseil...

— Quel est-il ?

— Sous aucun prétexte, ne divulgue que tu es juive.

— Pourquoi ?

— Mon enfant, depuis que le monde est monde, notre peuple a toujours suscité les pires sentiments hostiles et les desseins les plus horribles. Alors, il vaut mieux que tu gardes le secret sur tes origines.

## CHAPITRE 4

Dos courbé, tête baissée comme une enfant prise en faute, Esther suivait les deux hommes à pas lents, si lents que ces derniers devaient se retourner régulièrement pour lui ordonner de marcher plus vite. Esther savait bien pourtant, que cette manœuvre aurait juste comme conséquence de retarder pour quelques malheureuses secondes son arrivée au palais. Mais elle voulait encore croire au miracle. Certainement, un ange allait surgir tout à coup et l'emporter dans un autre monde, un coin de paradis aux fontaines chantantes, trônant comme des reines dans de vierges roseraies, d'où jamais personne ne pourrait venir l'enlever. Ou bien, tout simplement, un garde royal arriverait en courant pour dire aux deux hommes qui la précédaient « Arrêtez-vous de chercher des jeunes filles, la future épousee a été trouvée, elle convient en tous points au Roi. » Alors elle pourrait rentrer chez elle, retrouver son cousin, et tout irait bien de nouveau. Non, Yahvé ne pouvait pas la laisser partir ainsi, vers ce monde de païens sans foi ni loi, qui l'obligeraient à commettre on ne sait quelle action contraire à la loi divine. Non, Yahvé ne pouvait la laisser épouser un tel mécréant et l'amener ainsi, elle, Esther, à se souiller ! Il allait intervenir, d'une manière ou d'une autre, pour empêcher cette abomination.

Mais lorsque Esther aperçut les murs d'enceinte du palais royal, sa foi se mit à vaciller, son dos se courba plus encore.

Elle continua d'avancer derrière les hommes, résignée. Le soleil du matin, enveloppé de douceur opaline, éclairait le palais d'une lumière irréaliste, rosée par endroit, irisée à d'autres. En même temps, un chant s'éleva de l'une des maisons, dans la dernière ruelle qu'il leur restait à traverser. C'était une voix claire, pure, mélodieuse, si profonde, si belle, que l'on eût dit la voix d'un ange. Mais il semblait que seule Esther l'eût entendue. Les deux hommes qui marchaient devant elle, étaient absorbés dans une discussion sans fin et n'avaient pas tourné la tête ni levé un sourcil.

Esther écouta attentivement les paroles de la mélodie et eut alors la certitude, en cet instant précis, que ces paroles s'adressaient uniquement à elle : « Yahvé m'a dit : Ne crains pas car je suis avec toi... Je suis sûre de voir les bienfaits du Seigneur au pays des vivants. Attends le Seigneur, sois forte et prends courage. Attends le Seigneur. » Une à une, les paroles chantantes entraient en elle comme une eau limpide et fraîche. Bientôt, cette eau se mit à couler dans ses veines, comme jaillie d'une source régénératrice. Alors, ses forces lui revinrent, son corps se redressa, sa tête se releva, son visage s'éclaira d'une grande paix. Lorsque l'un des deux hommes se retourna vers elle pour vérifier qu'elle les suivait toujours, il fut frappé par l'éclat étrange de son visage. Il la trouva encore plus belle à la lumière du jour. Il eut l'intuition profonde que la jeune femme obtiendrait sans nul doute les faveurs du Roi et deviendrait la nouvelle Reine de Perse.

